

L'ORDRE

Quotidien de culture française et de renaissance nationale

Directeur-fondateur : OLIVAR ASSELIN

Un ordre imparfait
vaut mieux que le désordre.

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois	3 mois
En ville, par la poste	\$9.00	\$4.75	\$2.50
Canada (hors de Montréal), Royaume-Uni, France et Espagne	\$6.00	\$3.25	\$1.75
Etats-Unis et Amérique du Sud Autres pays	\$6.50	\$3.50	\$1.85
	\$8.00	\$4.25	\$2.25

L'abonnement est payable d'avance par mandat-
poste ou chèque affranchi, accepté et payable au
pair à Montréal.

Première année — No 43

Le numéro: 5 sous

Montréal, lundi 30 avril 1934

Moeurs de sauvages

M. Paris... dira mardi, en notre nom
et à sa manière, ce qu'il pense du roman de
M. Jean-Charles Harvey, les *Demi-Civilisés*,
dont la lecture vient d'être interdite dans le
diocèse de Québec. Ce jugement sera exacte-
ment celui que nous aurions porté avant la
condamnation du livre. Mais que le lecteur
se rassure tout de suite: il n'aura rien de
scandaleux.

Pour aujourd'hui, un mot seulement du
cas de M. Harvey.

Sitôt informé de la condamnation épiscopale,
vendredi, notre confrère écrivit à
l'ACTION CATHOLIQUE:

« Après la déclaration de Son Eminence le
cardinal Villeneuve, publiée hier, je consens à
retirer du marché mon dernier roman, *Les
demi-civilisés*, et je prie les libraires et éditeurs
de vouloir bien en tenir compte. »

Le même jour, le SOLEIL annonçait le
départ de son rédacteur en chef en ces
termes:

« M. Jean-Charles Harvey a cessé, depuis
hier, de faire partie de la rédaction du Soleil. »

M. Harvey était rédacteur en chef du
SOLEIL depuis plusieurs années. Il rédigeait
presque seul la page éditoriale, à laquelle
il avait donné une belle tenue littéraire et
grammaticale (ces deux mots, dans le Cana-
da français, peuvent aller de pair). Sa
conception de l'organe de parti n'excluait
ni l'indépendance de caractère ni la dignité.
Il poussait le dévouement à son journal
jusqu'à organiser et gérer chaque hiver en
son nom une équipe de hockey.

En le congédiant par déférence pour la
volonté de l'Ordinaire (qui n'en exigeait
peut-être pas tant), la direction du SOLEIL
pouvait rappeler ces choses, exprimer quel-
que regret à notre confrère d'être dans
l'obligation de se priver de ses services.

Non: un avis brutal de deux lignes a paru
suffisant. On dirait le départ de M. Bour-
rassa du DEVOIR...

Les choses se sont passées autrement à
mon départ du CANADA. Je n'ignorais pas
que mon successeur dut prendre sur bien
des points une attitude contraire à la
mienne. De son côté, il connaissait mon in-
tention de fonder un journal indépendant
qui forcément se trouverait parfois en con-
tradiction avec le sien. Mais outre que nous
avions l'un pour l'autre une grande estime
personnelle, nous n'aurions pas voulu man-
quer aux devoirs que la simple étiquette
professionnelle impose en pareille circons-
tance. Cette étiquette, ou, si on le préfère,
cet esprit de camaraderie, qui fait en
d'autres pays l'honneur du journalisme, le
cas Harvey montre une fois de plus com-
ment on est en passe de le concevoir, dans
le Canada français. D'autres journalistes,
chez nous, ont été condamnés par leur
évêque pour tel ou tel écrit particulier sans
cesser de jouir de l'estime de leurs confrères
ou même du public. M. L.-O. David encour-
ra la censure de l'épiscopat pour son livre
sur la question des écoles de l'Ouest. M.
Rodolphe Girard collabore à la PRESSE
malgré la condamnation portée il y a quel-
ques années contre son inconvenant *Marie
Calumet*. Le SOLEIL lui-même sortit un beau
jour des cendres de l'ELECTEUR, condamné
la veille. Parce que Harvey s'est trompé en
écrivant hâtivement un roman risqué, les
éditeurs du journal auquel il s'est dévoué
et qu'il a bien servi ont-ils le droit de le
traiter comme un domestique surpris à voler
la vaisselle?

Mon cher confrère, permettez que pour
l'honneur du journalisme je vous serre la
main.

Olivar ASSELIN

CECI, CELA ET AUTRE CHOSE

La Samaritaine.

M. Fernand Laudet, de l'Institut, vient de
publier chez Dunod une monographie sur le
magasin parisien *La Samaritaine*. Fondée par
Ernest Cognacq peu avant la guerre de 1870,
La Samaritaine a maintenant un chiffre d'affaires
d'un milliard sept cent millions de
francs. Au personnel titulaire de 8,000 em-
ployés s'ajoutent parfois de nombreux auxi-
liaires. M. Laudet a sans doute connu les
époux Cognacq; il ne leur ménage pas son
admiration et nous les rend sympathiques.

De telles monographies semblent avoir une
arrière-pensée de réclame qu'il importe de
masquer: c'est l'écueil du genre. M. Laudet
l'évite adroitement. Mais il trouve le moyen
de rappeler souvent le bas prix et la haute
qualité des marchandises en vente à La Sama-
rite, comme on dit à Paris, par abréviation. Il s'agit
de détailler l'organisation du magasin,
s'arrêtant au mouvement des acheteurs, glis-
sant ici et là un bon mot ou une observation
pittoresque. Son style est alerte et sans pré-
tention.

Nos marchands qui seraient tentés de faire
en français leur publicité apprendront dans
le livre de M. Laudet le vocabulaire approprié.
Il contient en outre des renseignements utiles
sur l'organisation de toute entreprise commer-
ciale. — D. D.

L'inutile logique.

Puisque Paul Valéry, qui est devenu une
institution, prétend que l'histoire est inutile, je
ne vois pas pourquoi d'autres institutions aussi
respectables ne considéreraient pas, superflue
la logique politique. Les deux choses peuvent se
défendre, si on y met de la bonne volonté. Par
exemple, le Foreign Office (pour lequel j'ai un
grand respect) vient, une fois de plus, de poser
en principe que la logique est inutile... quand
elle est contraire à ses intérêts. Sir Francis
Lindlay, ambassadeur au Japon, a reçu instruc-
tion de rappeler à Tokio qu'une déclaration unilatérale
sur l'interprétation ou l'application du
Traité des Neuf Puissances (relatif à l'intégrité
territoriale chinoise) ne saurait modifier le
traité.

Cette déclaration serait parfaite, si elle ne

contredisait pas la politique anglaise sur la ques-
tion du réarmement. Londres, en effet, a
accepté que le traité de Versailles ne soit pas
exécuté en fait et a fermé les yeux sur tous les
manquements.

Si Berlin arme en dépit du traité, Tokio
peut en prendre à son aise avec un autre traité,
eut-il été signé par 107 puissances. Et puis, est-ce
qu'en construisant une base navale à Singapour
l'Angleterre ne violerait pas l'esprit du traité de
Washington? Les signataires s'engageaient res-
pectivement à ne pas construire de bases à l'est
et à l'ouest du 110° degré de longitude. La
création d'une base dans la région des Détroits
friserait fort la violation du traité.

Tout cela serait vrai, si l'on respectait la
logique. Mais en politique extérieure ou autre,
la logique n'a jamais embarrassé les hommes
d'état, même ceux du Foreign Office.

A. R. B.

Entrevues.

On se demande vraiment à quoi rimait la
publicité faite ces jours derniers par les journaux
de Montréal autour d'une vieille fripouille jadis
condamnée par les tribunaux anglais, et qui a
été successivement juif, presbytérien, anglican, et
se dit maintenant bouddhiste, en attendant de
changer une autre fois de religion. Est-ce que
nos confrères n'auraient pu trouver un sujet plus
intéressant à servir à leurs lecteurs que celui de
l'ex-Trebitch Lincoln, devenu par sa propre
grâce le moine Chao Kung? Sans doute, s'ils
l'avaient voulu. Mais ils ont préféré publier le
portrait en grand format d'un aventurier hongrois,
ainsi que le compte rendu d'entrevues plus ou
moins grotesques. C'est leur affaire, et celle de
leurs lecteurs. La seule chose qui nous intéresse
dans toute cette histoire, c'est de nous souvenir
que Trebitch Lincoln fut parlementaire et qu'il
vota des lois dans un pays qui passe pour ne
pas traiter la politique ni le parlementarisme
par-dessus la jambe.

Cela nous donne une idée de la valeur de
la représentation dite populaire dans les pays où
l'on se f... royalement des principes, et de bien
d'autres choses par-dessus le marché.

A. R. B.

La conférence des dupes

L'Allemagne vient de déclarer une fois de
plus qu'elle n'est pas en mesure de procéder au
transfert des devises nécessaires pour couvrir les
intérêts de ses dettes commerciales et des em-
prunts Dawes et Young. Pour qui connaît
l'attitude prise, une fois pour toutes, par Berlin
sur la question des réparations et des dettes, cette
déclaration n'a rien d'étonnant. Le Reich est
décidé à ne pas payer un sou de ses dettes de
guerre et de payer ce qu'il voudra de ses dettes
commerciales. Il convoque ses créanciers à une
conférence pour conclure une entente avec eux
et offre même un illusoire contrôle des états
financiers du Reich. Etant donné que Berlin
ne peut, pas plus qu'une autre puissance, ouvrir
une grande sa comptabilité d'état, on peut se
demander ce que signifie cette bizarre propo-
sition. Démontrer que l'Allemagne ne peut
payer? Mais c'est une chose à laquelle le Reich
s'est attaché pendant quinze ans et qui
n'était valable que pour les dettes de guerre,
dépenses improductives au point de vue écono-
mique et qui pouvaient, à la rigueur, être consi-
dérées comme irrécouvrables. Cette thèse ne
vaut pas, lorsqu'il s'agit de dettes commerciales
qui, elles, sont productives. Que peut donc es-
sayer de démontrer l'Allemagne? Que son état
économique et financier est tel, que tout transfert
de devises serait fatal à la stabilité de sa mon-
naie? Mais dans ce cas, toutes les déclarations
officielles sur le budget, sur la reprise des af-
faires depuis l'avènement du régime hitlérien
seraient fausses. Ou, si elles étaient exactes,
thèse de l'impossibilité des transferts reposerait
sur un mensonge et ne serait qu'un élégant pré-
texte à ne pas payer quelques centaines de mil-
lions de dollars empruntés.

De quelle façon que l'on retourne le pro-
blème, on se retrouve en face d'un fait brutal:
les déclarations allemandes étaient ou sont
fausses. Ce fait n'a pas échappé aux milieux
financiers de Londres qui ont fait demander par
le gouvernement britannique des explications.
La réponse a été tellement vague, que la Cité
a fait transmettre un avertissement qui sonne un
peu comme une menace. Les autres nations
créancières ont suivi avec intérêt l'initiative an-
glaise et auraient peut-être bien fait de prendre
une position analogue sur cette question des
dettes commerciales.

En attendant, l'Angleterre, qui détient plus
de \$200 millions sous forme d'emprunts divers,
commence à montrer les dents. Cette attitude, la
plus énergique qu'on ait prise depuis l'armistice,
incitera peut-être l'Allemagne à ne pas se
retrancher derrière des prétextes pour éluder ses
obligations.

La conférence débute sous de mauvais au-
gures, par une demande de moratoire prolongé.
Ce ne sont pas les précautions oratoires ni les
articles de presse qui chasseront l'impression
produite par la mauvaise foi visible de l'Allema-
gne.

D'ordre du ministère de la propagande, les
journaux déclarent que le boycottage des produits
allemands par les Juifs paralyse entièrement le
commerce d'exportation. L'excuse est telle-
ment grotesque que l'on se demande comment
des hommes sérieux peuvent l'avoir soulevée. Le
commerce d'exportation allemand ne dépend pas
des Juifs et n'a jamais dépendu d'eux. Ou s'il
en dépend, en vérité, les nazis ont provoqué par
leurs persécutions un véritable suicide écono-
mique de la nation, suicide dont ils voudraient,
une fois de plus, faire payer les frais par leurs
voisins.

André BOWMAN

Les bazars à prix uniques

Ces entreprises de vente, répandues au-
jourd'hui dans tous les principaux pays du
monde, doivent leur succès à trois principes
essentiels: 1° la modicité des prix, obtenue
par la compression des frais généraux et des
prix de revient; 2° la simplicité de la comptabi-
lité qu'elles requièrent, les échelons de
prix correspondant, selon les pays, aux
séries de monnaies divisionnaires; 3° la va-
riété des rayons et des étalages. Jamais,
avant Woolworth, on n'avait réduit à ce
point les frais généraux d'une entreprise de
vente en détail: suppression du service des
livraisons, du service des rendus, du service
des recouvrements à domicile. Mais en cer-
tains pays, comme la France, où les Prix
Uniques sont aux mains de métèques, la
question s'est posée de savoir si cette forme
standardisée du commerce n'ouvrirait pas le
marché français à la camelote allemande.
Pour nous, le problème n'est pas tout à fait
le même. Impossible de nier que les Prix
Uniques, justement à cause du principe de
simplification à outrance qui les fait vivre,
vendent des articles de troisième ordre, stan-
dardisés, fabriqués en série. M. Firmin
Baccou, dans l'Action française du 30
janvier dernier, fait ainsi le procès des ma-
gazines à prix uniques:

Grâce à des capitaux faciles et considérables,
les magazines uniques ont créé des groupements
d'achats extrêmement puissants:

Ils achètent des marchandises de qualité ré-
duite, fabriquées en grande série dans des modèles
particuliers qui ne respectent ni les dimensions,
ni la qualité, ni la présentation habituelles du
commerce.

Dans la période difficile que nous traversons,
ils achètent les stocks des faillites ou profitent
des situations embarrassées de certains industriels
pour acheter à des prix désastreux leur fabrication.

Pour les marchandises qui se vendent gé-
néralement à l'unité de poids ou de mesure, ils
ont substitué l'unité de prix, bénéficiant ainsi de
l'illusion ou de la bonne foi surprise de leurs
acheteurs.

Pour les articles de valeur supérieure à 10
francs (bien que certains un-prix aient déjà
franchi cette limitation et aient empiété sur les
prix de 15 à 20 francs), ils usent du subterfuge
d'annoncer la partie de l'article principal à 10
francs, alors que cet article est décomposé en
plusieurs parties divisibles qui font que son coût
total est bien supérieur au prix affiché.

Cela paraît assez juste. Les bazars Wool-
worth, Kresge, etc. sont nés d'un abus de la
liberté d'association. Ce ne sont pas à pro-
prement parler des monopoles, mais des en-
treprises où se sont fusionnés plusieurs inté-
rêts anonymes. Par là même, ils menacent
le commerce. Il y aurait une équivoque à
dissiper pour juger de la légitimité de ces
établissements, et d'abord celle qui repose
sur cette expression commode de l'économie
libérale: la liberté de concurrence. Ce qui
est légitime, normal, indispensable à la
bonne assiette de toute économie commer-
ciale, c'est la concurrence fondée sur la qua-
lité des produits, l'organisation du service
des livraisons, la compétence du personnel
de vente, toutes qualités qui dépendent à
leur tour de l'esprit d'initiative. Deux zing-
ueurs se font une concurrence honnête
quand l'un tâche à travailler plus propre-
ment que l'autre. Mais la concurrence com-
merciale établie sur la réclame coûteuse et
abusive, l'achat à prix vil de produits de
second ordre, c'est précisément le mépris de
la concurrence. Et, de prime abord, je
trouve justes les remarques de M. Thomas
Poulin à l'ACTION CATHOLIQUE: « Le point
difficile dans cette question est celui d'allier
le principe coopératif avec la mise en pra-
tique de la disparition des intermédiaires
inutiles, donc dépendieux. Le point diffi-
cile est de permettre au petit peuple, qui

n'en peut plus sous le poids des taxes di-
rectes ou indirectes, de souffler quelque peu
au chapitre des prix, tout en assurant à
l'ouvrier un salaire lui permettant de ga-
gner honorablement sa vie. Il est admis là-
bas comme ici que ce commerce profite de
sa situation pour faire travailler les gens à
des salaires trop minimes. Le remède ne
consiste pas dans la suppression de cette
nouvelle forme de commerce. Il serait trop
facile de dormir sur sa routine et d'empê-
cher ainsi tout progrès. Il appartient aux
véritables législateurs de trouver la formule
qui convient. »

Le remède, ne serait-ce pas de taxer de
surcroît les ventes des Prix-Uniques et d'éta-
blir, pour leurs employés, une échelle équi-
table de salaires?

Lucien PARIZEAU

Outre la satisfaction que vous obtenez à
fumer les cigarettes Roxy, éduces comme
de la soie, chaque paquet contient des cartes
«Mains de Brûlés», échangeables pour de
jolies primes de première qualité. Les ciga-
rettes Roxy sont manufacturées par L. O.
Grothe Limitée, maison canadienne et indé-
pendante. (r-b)

Le Reich et les églises

Au sujet de la nouvelle disant que 600
pasteurs protestants allemands ont l'inten-
tion de se convertir au catholicisme, on dé-
clare dans les milieux du Vatican que la nou-
velle ne manque pas de fondement, bien que
de source évangélique allemande on donne
un démenti qui n'est que trop catégorique.

Une lettre adressée au pape par une per-
sonnalité de Leipzig justifie le point de vue
du Vatican. En effet, cette lettre dit que
plusieurs chefs de paroisses protestantes
jugent insupportable la situation créée par
la subordination inconditionnelle de l'Eglise
à l'Etat et par l'exclusion légale des pasteurs
d'origine juive de tout office ecclésiastique.

Ce groupe de pasteurs aurait donc l'intention
d'entrer dans l'Eglise catholique, à condition
qu'agréés comme prêtres ou professeurs de
théologie, ils soient mis au bénéfice de cer-
taines prérogatives telles que l'usage de la
langue allemande, le maintien de certaines
coutumes, de chants et de traditions sécu-
laires. La lettre est publiée sans signature
par l'Observateur romano. (Gazette de Lausanne)

L'Actualité Economique est la seule revue de
genre publiée en langue française en Amérique.
Les personnes cultivées qui désirent se tenir au
courant des questions économiques la lisent
régulièrement. Prix de l'abonnement, \$2 par
année. En vente dans les librairies à 25 sous
l'exemplaire. (r-d)

Le fumoir de l'Oncle Anthime

Shérif, M. Lauréat Lapierre pour-
ra pendre son homme aussi bien qu'un autre;
en revanche, M. Vautrin fera meilleure
figure comme ministre. La nomination de
M. Moreau à la protection de la main-
d'oeuvre forestière permettra même à M.
Taschereau d'alléger son cabinet d'un peu
de bois mort.

Il paraît que Dillinger se dirige sur
Montréal. Il n'a évidemment pas entendu
parler de M. Calder.

Ils sont 5,000 à la recherche de Dillinger.
Mais là-dessus, combien de gangsters?

Quand vous rencontrez une boisson en
usage depuis plus de 250 ans, dites-vous qu'elle
a du mérite. C'est le cas du genièvre (gin) de
Kuyper. (r-c)

A propos de chômage

Réjouissons-nous. Le chômage ne nous
côtera, au mois de mai, que \$1,368,220.
Un gain net de \$200,000, environ, puisque
les allocations ont atteint, l'hiver dernier,
la somme de \$1,600,000. On songe dans cer-
tains milieux à réorganiser le chômage sur
des bases nouvelles. Je dis bien réorganiser
le chômage. La politique de nos gouver-
nements, depuis que nous sommes dans la
purée, donne certainement l'impression qu'ils
veulent faire du chômage une institution
permanente. La situation actuelle rappelle la
fin d'une civilisation. Quoi qu'en dise M.
Paul Valéry, l'histoire peut encore nous
apprendre quelque chose. A ceux qui ne
croient pas tout savoir, elle enseigne que la
démagogie et les largesses faites par les re-
présentants du peuple avec l'argent du con-
tribuable, sont des folies dangereuses qui
conduisent rapidement la société au bord de
la ruine et de la révolution.

Est-ce à dire qu'il vaut mieux laisser les
chômeurs se débrouiller seuls? Nous en ver-
rions de belles! Nos politiciens cherchaient
des îlots de refuge n'importe où. Les élec-
tions ne seraient plus un temps de ré-
jouissances et de libations. Et, ce qui est
plus grave, le premier meneur venu pren-
drait la tête des mécontents et ferait bientôt
marcher tout le monde du pas. La révolution
est peut-être plus imminente qu'on ne pense.
Est-il possible de la prévenir? D'organiser,
comme l'écrit Parizeau, le règne de l'ordre?
La première condition d'un rétablissement de
l'ordre comporte une réhabilitation du bon
sens, surtout en politique. Nous devrions
tout faire pour donner du travail à ceux qui
n'en ont pas. A en juger par la politique
de nos gouvernements, on pourrait croire qu'il
n'y a rien à faire dans notre pays, que toutes
nos richesses sont exploitées. Ouvrons les
yeux. Regardons autour de nous. La ville
de Montréal a parfois, sous la grisaille des
jours de pluie, l'air d'une ville abandonnée.
Dans nos faubourgs crasseux, des files in-

terminables de wagons de fer s'allongent à
perte de vue sur les voies de garage des
chemins de fer. Nos jardins publics, si peu
nombreux, sont mal entretenus. L'aspect
extérieur de certains de nos quartiers pour-
rait nous faire croire que nous vivons dans
une ville de parias. Evidemment, il ne faut
pas attendre de nos sociologues de cabinet
qu'ils voient la réalité. Nous avons peut-
être des réalités, terribles parfois, qu'ils
représentent. Aussi n'entendons-nous pas
souvent celui de révolution. Mais tout le
monde y pense. Le refrain qu'on entend le
plus souvent, le voici: « Il faut que ça
change! »

Dans la pagaie actuelle, il est au moins
un phénomène intéressant. C'est le éveil de
l'esprit public. La jeunesse, surtout, est
moins attachée aux formules démodées en
politique, en art même et en littérature. Cette
inquietude des jeunes est salutaire. Elle est
la condition essentielle d'une révision de
toutes les valeurs. La génération présente
sait bien qu'elle fera les frais de la liquida-
tion d'un passé d'erreurs politiques, écono-
miques et sociales. Qu'elle dressa notre bi-
lan! Qu'elle renouvelle nos plus sûres va-
leurs! C'est la peut-être la seule condition
d'un ordre nouveau qui doit remplacer le
désordre actuel.

Jean-Marie NADEAU

Échos

QUE FERA LE « DEVOIR »

Le Devoir a fait tout son possible pour
hisser M. Houde au pouvoir. D'autre part il
a compassé M. Du Tremblay tant qu'il a pu.
Quelle va être son attitude maintenant que
M. Houde se tourne vers M. Du Tremblay
pour en faire une des éminences grises du
régime?

Le genièvre (gin) de Kuyper fut le premier
connu au Canada et il reste le favori de « nos
gens ». C'est une boisson de gentleman, à prix
populaire. (r-b)

L'ACTIVITÉ AUX ÉTATS-UNIS



« Ça doit être au moins un
général; il est encore plus beau
qu'un chauffeur d'autobus! »

« Halte! demi-tour! Nous avons
oublié les gaz! »

Lui. — Ils auront du mal à le faire
condamner: un homme si « smart »!
Elle. — Un de mes amis qui est district
attorney m'assure qu'il n'a pas payé son
impôt.

Mon vieux, quand ils auront des
chasses à l'homme comme ça en Eu-
rope, tu m'en donneras de nouvelles.
C'est vraiment la plus grande « in the
world ».

Hip, hip, hurrah!

Mencken: — Quoosque tandem, mein
Gott?

LA PENSÉE ÉTRANGÈRE

La réorganisation de l'armée suisse Controverses sur l'instinct Armements et projets soviétiques

On veut prévenir une invasion comme celle dont la Belgique fut victime

Édités à un très grand nombre d'exemplaires, les trois livres du professeur Banse, qui est un ami personnel du chancelier Hitler, et qui a été récemment nommé professeur de la chaire de science de la guerre à l'École polytechnique — sol-disant suisse — de Berlin, ont produit une profonde impression à l'étranger et particulièrement en Suisse.

L'émotion ainsi causée à Berne et dans la Confédération helvétique s'explique aisément, du fait que, dans son ouvrage intitulé: La Géographie et la volonté de guerre, le professeur Banse préconise un plan d'attaque en direction de la Suisse et de la Hollande. L'invasion des Pays-Bas devant permettre à l'Allemagne d'attaquer l'Angleterre, tandis que l'occupation militaire de la Suisse lui permettra d'atteindre la France, en tournant les fortifications françaises de l'Est.

Parlant ailleurs de ce plan d'agression, le professeur Banse écrit encore: A dire vrai, la neutralité suisse ne profite qu'aux Français et non aux Allemands.

Il est donc tout naturel que l'état-major fédéral de l'armée suisse ait mis au point un projet de réorganisation de l'armée, après l'avoir soumis à la commission de la défense nationale et aux commandants de corps d'armée et de division.

Les deux points principaux de ce nouveau projet sont les suivants:

1° L'armée sera organisée de façon à pouvoir remplir le plus efficacement possible la tâche qui lui incombe, c'est-à-dire la défense de l'indépendance de la Suisse;

2° L'ensemble des services de la défense nationale sera développé d'une manière rationnelle.

C'est ainsi que l'instruction militaire préparatoire, qui est cependant déjà très développée, sera encore notablement intensifiée.

Les armements lourds et les armes automatiques seront augmentés, pour permettre la lutte avec succès contre un adversaire

muni d'un armement moderne, et cette augmentation de la puissance de feu entraînera la diminution des unités d'infanterie et la réduction, de 110 à 84, des bataillons d'élite (active).

Par contre, des troupes légères: escadrons de cavalerie, de cyclistes et de mitrailleurs motorisés, seront créées, pour servir d'échelons ou de détachements de reconnaissance et de sûreté aux divisions. La mission confiée jusqu'ici, aux brigades de cavalerie d'armée sera remplie par des régiments de cyclistes, comprenant aussi des mitrailleuses et de l'artillerie motorisée.

Les divisions, telles qu'elles sont actuellement composées, sont devenues trop lourdes pour évoluer facilement sur le territoire helvétique. Neuf divisions sur les légères — dont six de campagne et trois de montagne — seront donc créées, et chaque division comprendra: 3 régiments d'infanterie, 4 ou 5 groupes d'artillerie, un bataillon de génie, une compagnie de transmissions, plus les services.

Cette nouvelle organisation aura une double et heureuse conséquence: d'abord, une plus grande rapidité dans la mobilisation des forces militaires de la Confédération et, ensuite, une protection plus efficace des frontières.

D'autre part, les canons de montagne et les canons de 120, actuellement en service, vont être progressivement remplacés par des matériels plus modernes.

— La Suisse sait fort bien que sa neutralité n'est qu'un mot, si elle n'est appuyée sur une armée forte. Notre seule résolution de nous défendre contre toute agression, il faut que nos voisins la connaissent et en tiennent compte!

Ainsi s'exprime le conseiller fédéral Minger, chef du département militaire, dans l'allocation qu'il prononcera, à l'automne dernier, à l'issue des grandes manœuvres de l'armée helvétique, en présence des attaches militaires étrangères.

On voit que, des paroles, la Suisse n'a pas tardé à passer aux actes.

(La Nation belge)

La question de l'instinct pose un double problème. 1° Un problème de fait: des comportements, jouant indépendamment de toute expérience individuelle, existent-ils réellement? 2° Un problème d'interprétation: si de tels comportements existent, comment les expliquer?

Or, sur le premier point, tous les biologistes sont à peu près d'accord. Il est difficile de nier que des conduites utiles au maintien de l'espèce se rencontrent chez des animaux en dehors de tout apprentissage individuel. Preuve en soient celles qui se manifestent immédiatement après la naissance, donc sans intervention possible d'une imitation, ou d'une auto-éducation. Des cas de ce genre abondent, notamment chez les insectes. Ces conduites consistent souvent dans une suite d'opérations exécutées avec une telle précision qu'on en est émerveillé. Qui n'a lu, dans les étonnantes Souvenirs entomologiques de Fabre, le récit prestigieux des exploits de la larve du Sitaris? Le Sitaris est un coléoptère qui pond de nombreux œufs dans la galerie d'entrée du nid d'une abeille sauvage, l'Anthophore. Ces œufs donnent des larves qui séjournent là, tout l'hiver, à la place où elles sont écloses, et où elles restent patiemment six mois sans bouger ni manger. Mais, en avril, les chrysalides d'Anthophores que contenait le nid arrivent à maturité; les abelles mères approchent les premières, et traversent la galerie pour prendre leur envol. A ce moment, les larves de Sitaris se cramponnent au thorax velu de ces insectes mâles, séjournent là tout un mois, jusqu'au moment de l'accouplement de ceux-ci. Elles en profitent alors pour passer sur l'abeille femelle, et, lorsque cette dernière pond ses œufs dans une cellule pleine de miel, chaque larve de Sitaris saute sur un œuf, le dévore, et s'installe à sa place dans le magasin de miel où elle trouvera, enfin, un repas bien mérité, et où elle poursuivra sa croissance. Ce long voyage, cet ingénu itinéraire, qui semble si bien calculé, avec, par trois fois, changement de véhicule, n'est évidemment l'œuvre ni de l'apprentissage, ni de l'imitation!

Mais c'est lorsqu'il s'agit d'interpréter de tels actes instinctifs que les opinions contrastées s'affrontent. Voyez la controverse, qui se poursuit depuis des années dans livres, et revues, et qui met aux prises deux zoologistes belges éminents, M. Maurice Thomas et M. Verlaine, de l'Université de Liège.

J'ai eu l'occasion, plus d'une fois, dans ces Causeries, de montrer combien, à notre insu, nos opinions philosophiques ou autres influent sur notre manière de considérer les faits. Les mêmes événements suscitent, dans des esprits façonnés différemment, des réactions différentes. Ainsi, MM. Thomas et Verlaine observent les mêmes événements empruntés à la vie des hyménoptères, des araignées ou des papillons. Ils nous les décrivent avec un « égal talent ». Mais, dès qu'il s'agit de passer du fait à son interprétation, ils ne s'entendent plus du tout. Celui-ci invoque l'instinct; celui-ci estime que l'instinct n'est qu'un dogme dangereux, qui stérilise la science! C'est que, tandis que M. Thomas professe une philosophie néo-thomiste et anti-évolutionniste, M. Verlaine est, lui, un positiviste ardent: dans ses ouvrages, il mène guerre violente contre saint Thomas (celui d'Aquin) et ses disciples.

Pour saint Thomas, comme pour M. Thomas, l'instinct est une sorte de faculté sui generis, qui doue l'animal d'une véritable présence, éclaire sa route, lui montre la voie à suivre. L'instinct, selon cette doctrine, est une « force primordiale », inexplicable, placée dans l'animal par Dieu. Et souvent M. Thomas écrit instinct avec un I majuscule.

Pour M. Verlaine, au contraire, l'instinct n'est rien du tout de mystérieux. Les automatismes innés sont beaucoup moins innés qu'on ne le croit: « l'instinct n'est rien qu'une habitude acquise nécessairement par tous les individus d'une même espèce, doués des mêmes potentialités et soumis aux mêmes conditions d'existence... Chaque animal naît à la vie de relation doué de potentialités morphologiques, physiologiques et psychologiques propres à son espèce. »

Que penser de ces manières de voir divergentes? Nous constatons d'abord que chacun de nos deux savants a une tendance à apercevoir les faits de la façon la plus conforme à la théorie qu'il préconise. M. Thomas va assurément trop loin lorsqu'il écrit: « Quand le castor construit un barrage, j'ai la conviction qu'il sait que c'est pour relever le niveau de l'eau. Quand l'araignée construit sa toile, je suis convaincu qu'elle sait que c'est pour prendre des mouches ». De même, le papillon nouveau-né qui, pour la première fois, déroule sa trompe à l'approche d'une soucoupe d'eau sucrée « prévoit qu'il va être nourri ». Et quand la petite larve de Sitaris saute sur le thorax de l'Anthophore mâle, sait-elle que c'est un mâle, et que bientôt celui-ci s'accoupera, et qu'un garde-manger plein de miel sera la récompense de son acrobatie? Et le poupon qui tête avidement, sait-il que c'est pour faire croître son corps? Je crains que ce ne soit là de la biologie un peu romancée.

M. Verlaine, lui, exagère peut-être en sens inverse. Dans son désir louable d'échapper au mythe de l'instinct, il rétrécit sans doute indûment le domaine des automatismes innés, et n'attribue-t-il pas un rôle excessif à l'apprentissage, aux souvenirs, à l'imitation d'initiatives exceptionnelles des parents ou des congénères? « Les oiseaux et les insectes, dit-il, peuvent parfaitement se rappeler leur comportement, quand vient pour eux le moment d'en construire un. » De jeunes fauvettes se sont mises à nourrir des bergeronnettes dont il avait placé le nid dans leur cage: « Mes jeunes fauvettes ont tout simplement imité leur mère ». Mais pourquoi cette aptitude à imiter, ce rappel des souvenirs utiles, s'évanouissent-ils totalement dès qu'on sort les animaux de l'orbite de leurs instincts? Et, pour en revenir encore à l'épave du Sitaris, peut-on raisonnablement y faire jouer un rôle à l'imitation, ou au souvenir?

Le problème de l'instinct est une énigme redoutable. Et il pourrait sembler que la

controverse qu'il soulève ne porte que sur une question de mots. M. Thomas dit instinct, M. Verlaine parle de potentialités psychologiques. Il faut avouer que cette dernière notion, dans l'état actuel de nos connaissances, n'offre guère à notre esprit une explication plus claire et plus satisfaisante que la notion d'instinct. Et cependant, il y a un abîme entre elles. C'est que la notion d'instinct (au sens thomiste de ce mot), est une porte qui se ferme sur notre espoir d'un savoir davantage; elle déroute, non seulement notre ignorance actuelle, mais aussi notre ignorance éternelle; elle est une solution définitive et pareillesse. Tout au contraire, chercher à analyser l'activité instinctive, à ramener cette inconnue à des éléments plus connus, est une méthode saine et féconde, qui stimule à la recherche, à l'expérimentation, qui laisse la voie ouverte aux découvertes futures, qui ne brise pas le ressort du travailleur — comme le font les thomistes d'hier et d'aujourd'hui, en déclarant d'avance le problème résolu... ou insoluble.

Et cependant, il convient de reconnaître que les écrits de M. Thomas rendent, eux aussi, un signal service à la science, non seulement par les belles observations qu'ils contiennent, mais aussi — indirectement — par l'inspiration qu'ils guident. Car le soul de mettre en évidence tout ce qu'on d'extraordinaire les mœurs et les industries des animaux pousse à exposer dans toute leur complexité des faits que l'on est tenté par ailleurs d'occamoter, ou de simplifier à l'excès, de crainte qu'ils n'échappent à une explication naturelle.

Ed. CLAPAREDE
(La Gazette de Lausanne)

Confiez les soins de l'embellissement de votre jardin au spécialiste O. Bédard Joliette. (2-1)

On parle souvent sous le manteau d'un conflit possible entre Tokio et Moscou. La presse japonaise observe une discrétion parfaite, mais en Russie les divers commissaires et Staline lui-même, n'ont pas craint d'agiter leur grand sabre. Les Soviets se croient-ils vraiment menacés par le Japon? Il est certain que le nouvel Etat du Mandchoukouo se trouve entouré de trois côtés par le territoire soviétique. Vladivostok et même Khabarovsk sont des bases potentielles pour une attaque aérienne contre les villes japonaises. C'octo pourrait donc être tenté de se débarrasser, en un vigoureux coup d'épaulé, de cette ombre rouge projetée jusque sur ses côtes.

Mais la Russie et le Japon s'affrontent dans d'autres domaines encore. Moscou prétend convertir l'Asie au communisme. Il s'étend sur mainte province chinoise. Vorochiloff, commissaire à la guerre, assurait récemment dans un retentissant discours, qu'il pouvait mobiliser un million d'hommes. C'est peut-être vantardise. Il n'en reste pas moins que Moscou tend ses tentacules à travers la Chine jusque sur des territoires peu éloignés de Canton et de Hankéou. La Mongolie lui appartient; le Turkestan chinois est le théâtre d'une lutte dont la suprême enjeu, au Thibet enfin les intrigues bolchéviques se nouent autour des lamas, et veulent les attirer dans l'orbite du Kremlin. De toute évidence, ce dernier cherche à se substituer aux républicains de Nankin dans le rôle d'héritier des Ts'ing: l'immense territoire qui fut leur empire est déjà, dans une mesure importante sous l'influence rouge. Moscou n'a jamais caché son dessein de faire de la Chine le point de départ d'une révolution qui prive l'Europe de ses possessions d'Asie et même d'Afrique, la frappe ainsi dans ses œuvres vives pour mieux la saper et la conquérir un jour.

Ce plan grandiose se heurte au Japon. Tokio ne saurait admettre que la Chine voisine, immense réservoir d'hommes et de richesses, devienne la proie d'une puissance étrangère, de la Russie moins que de toute autre. Il ne pourrait souffrir que la Chine fut soumise à une machine qui pût organiser contre lui la masse irrésistible d'une armée chinoise équipée et entraînée à l'europpéenne. Accepter cela serait pour le Japon accepter le suicide.

Mais si les craintes japonaises peuvent constituer un danger pour la Russie soviétique, cette dernière voit en Tokio la seule barrière vraiment efficace à l'expansion rouge en Asie et surtout en Chine. Moscou ne peut-il être tenté de jeter bas cette barrière incommode et solide? Le Japon a une fois à terre, quel obstacle les Soviets rencontreraient-ils dans la conquête du continent jaune? Il est donc permis de croire qu'après avoir tout fait pour isoler la diplomatie nipponne, ils n'hésiteront pas à passer à l'attaque, si leurs moyens leur permettent d'osompter le succès.

C'est à cette lumière qu'il faut étudier les préparatifs militaires auxquels les autorités soviétiques ont procédé depuis deux ans. La guerre russo-japonaise a révélé combien difficile et même périlleuse était la situation d'une armée russe combattant en Extrême-Orient à des milliers de kilomètres de sa base. Le Transsibérien à voie simple offrait un lien unique et fragile avec la Russie d'Europe. Les progrès techniques de toutes sortes ont même accru la précarité de cette situation: la Sibérie, de moins en moins protégée par le froid et les distances, obstacles autrefois invincibles, serait une proie relativement facile.

Pour mettre des atouts dans son jeu, Moscou a fait un effort sans précédent. Il a

fallu améliorer les communications de la Sibérie avec l'Ouest. Il s'agissait d'abord de doubler la voie du transsibérien, au moins jusqu'à Tchita, basse russe en cas de conflit avec la Mandchourie. Cette œuvre a été achevée en deux ans; seuls quelques ponts et tunnels n'ont pas encore été transformés. Le Times a révélé les méthodes « de choc » employées. Plus de 100,000 ouvriers, masse composée de prisonniers politiques, d'ennemis de classe et de déportés furent amenés des camps de concentration, et soumis à la surveillance « spéciale » du Guepou. On leur adjoint récemment d'autres déportés recaptés de la construction du canal Baltique-mer Blanche, achevé en 1933. Les communications sont donc beaucoup meilleures entre l'Extrême-Orient soviétique et les autres pays européens.

Ces précautions ne sauraient suffire. L'armée rouge doit avoir un hinterland immédiat capable de l'entretenir et de la soutenir. C'est pourquoi les autorités soviétiques ont procédé à une « épuration » des zones militaires d'Extrême-Orient. Les éléments peu sûrs ont été déportés ou transférés. On s'est occupé de les remplacer par des colons de tout repos. Il a fallu les attirer par alléchants privilèges: l'impôt en céréales ne sera pas levé pour eux pendant dix ans, les salaires y seront plus élevés, et le commerce à peu près libre. Remarquons, entre parenthèses, quelle confession les chefs bolchéviques sont obligés de faire en édictant ces privilèges. Comment donc? privilégiés, ne plus vivre dans l'état communiste? Moscou le reconnaît aujourd'hui et demande à un retour partiel aux méthodes dites bourgeoises en gage de sécurité et un sural à l'échéance fatale.

La nouvelle classe paysanne ainsi créée devra entretenir l'armée rouge. Le pays est en outre pourvu d'usines de guerre. Une fabrique de gaz empoisonnés a été créée à Kemerovo, en Sibérie occidentale. De grandes réserves de pétrole ont été installées. Des bases d'aviation ont été établies à Irkoutsk, Khabarovsk et Vladivostok. La flotte aérienne compte de 300 à 400 avions, dont 50 avions de bombardement, capables d'atteindre la côte ouest du Japon, mais non, parait-il, les centres comme Tokio ou Kioto. L'armée rouge d'Extrême-Orient compte 150 mille hommes; elle est pourvue de 50 pièces d'artillerie lourde, 500 canons, 400 tanks et 500 mitrailleuses. Elle est concentrée près de Tchita, en Transbaikalie, la Province maritime étant abandonnée à quelques divisions.

La Russie soviétique serait certainement capable de résister. Elle l'est peut-être d'attaquer. La presse soviétique est pleine d'appels aux souscriptions pour divers « fonds militaires ». On les récolte en les déduisant des salaires ouvriers. On étudie systématiquement le public en vue d'une guerre prochaine. Les Soviets, qui siègent à la Conférence de désarmement, procèdent donc à de fréquents armements. Vorochiloff déclara récemment que l'armée rouge disposait de 7,74 HP par homme, pourcentage supérieur à celui des armées française et américaine. La limite de ces armements, c'est sans doute l'impossibilité de mobiliser des réserves dont on n'est pas sûr. L'armée soviétique comprend 1,200,000 hommes et 2,000 tanks, auxquels il faut ajouter la nouvelle armée d'Extrême-Orient. Mais le Kremlin ne disposerait guère d'autres forces.

Voudra-t-il s'en servir pour abattre le mur japonais, digne infranchissable aujourd'hui pour les flots rouges? Pourra-t-il trouver à Genève des alliés occidentaux disposés à couvrir les aventures? C'est le secret d'un avenir prochain. — P. E. B.

(Le Journal de Genève du 8 avril)

Régimes alimentaires

Vous êtes étudiant et d'élève du célèbre Brouard, un rouquin tranchant comme la lame de son scalpel, je fus amené à faire à la morgue de Paris l'autopsie de deux jeunes Italiens qui s'étaient entretus à coups de couteau. L'ouverture de l'estomac donna issue à une masse de pâtes lornbrics teintées de rose qui se tordirent fumantes sur le marbre noir de la table funéraire. C'étaient des macaronis aux tomates que les malheureux avaient ingérés tout ronds avant la querelle fatale et la mort. Du fond de la poche stomacale je ramena, en outre, quantité de minestrone et de viande.

Depuis cette époque, la digestion, la sélection naturelle des aliments dans le tube intestinal et leur assimilation ont été pour moi, à côté d'autres merveilles du mécanisme physiologique, un sujet de juste admiration.

Qu'advient-il des menus variés engouffés journellement par d'aucuns où les liquides divers, les viandes, les farineux, les graisses, les légumes, les fruits et tant quant font une compote d'autant plus homogène que la mastication a été plus soignée? La physiologie nous enseigne que chacune des sortes de ces aliments se digère dans des parties différentes du tractus digestif: grosso modo (pour parler encore italien), les macaronis se digèrent dans le duodénum, les légumes dans le gros intestin. Or les aliments de la première catégorie ont un grand pouvoir toxique et développent une riche flore microbienne, tandis que les aliments de la seconde catégorie sont, eux, atoxiques, mais les fibres de leur cellulose sont absolument indigestes ailleurs que dans le colon. Il faudrait donc, pour van Lint, ne pas associer ces deux catégories d'aliments dont les effets se contrebalancent. A midi vous prendrez un repas dit toxique, composé de viandes, de poissons, d'œufs, de laitages, de farineux et de graisses, et le soir, un repas dit atoxique, de légumes et de fruits crus ou cuits, sans jamais mêler ces deux sortes d'aliments. Les végétariens ne mangent à midi que des laitages, des œufs, des farineux, des noix, et le soir, des légumes et des fruits. Vous agrémenterez ces repas de pain à la fleur au repas toxique, de pain complet au son en petite quantité au repas atoxique. La soupe aux légumes que nos paysans genevois dégustaient au crépuscule sur le pas de leur porte, dans des pots multicolores, se trouve ainsi réhabilitée à condition de n'y plus tremper la croûte traditionnelle.

De la sorte on réalise ce qui suit: A midi votre estomac attaquera les albuminoïdes et votre intestin les farineux et les graisses; la cellulose des fruits et des légumes, à digestion tardive et colique, ne viendra pas le empêtre de sa masse visqueuse et leur retirer les ferments et l'acide indispensables à leur digestion et dont cette cellulose est exceptionnellement avide. Par contre, le soir, une fois cette digestion terminée, le bol cellulosique, formé par les légumes et les fruits, englobera bactéries, toxines et reliquats du repas de midi, neutralisera les acides, ramènera tout le parcouru stomaco-intestinal et viendra se transformer tranquillement, au cours de la nuit, pour une partie en glucose assimilable et, pour une autre partie, se mélangera aux ultimes déchets pour former une pulpe à faire envier tous les fabricants de laxatif.

Si, concurrentement aux repas ainsi réglés, vous ne vous chargez pas de boissons, si vous mangez lentement et mastiquez bien, si, au lieu de lire à table, vous entretenez une agréable conversation qui pourra rouler, à la mode française, sur la qualité des aliments qu'on vous présente (rappelez-vous les réflexes de Pavlov), vous aurez réalisé la sagesse et vivrez jusqu'à cent ans.

Dr Léon WEBER-BAULER
(Le Journal de Genève)

Mais avant les régimes prescrits à des malades, il y a les régimes prophylactiques, les régimes des hommes sains et qui veulent rester tels. C'est de ces régimes que nous voulons parler.

Que vous restiez omnivores ou que vous optiez pour le végétarisme, le principal est de savoir régler la manière dont vous vous nourrirez, et cette manière doit être basée sur la connaissance des incompatibilités alimentaires et de l'ordre précis dans lequel les ingesta se digèrent. Bien des régimes normalisés ont été conseillés; j'en mentionnerai un, parmi les plus récents, qui me semble physiologiquement rationnel et d'une application pratique: c'est le régime antioxyde du Dr van Lint, de Bruxelles.

Nous avons dit que les albuminoïdes, les farineux et les graisses se digèrent dans les premières portions du tube digestif et la cellulose des légumes et des fruits dans le gros intestin. Or les aliments de la première catégorie ont un grand pouvoir toxique et développent une riche flore microbienne, tandis que les aliments de la seconde catégorie sont, eux, atoxiques, mais les fibres de leur cellulose sont absolument indigestes ailleurs que dans le colon. Il faudrait donc, pour van Lint, ne pas associer ces deux catégories d'aliments dont les effets se contrebalancent. A midi vous prendrez un repas dit toxique, composé de viandes, de poissons, d'œufs, de laitages, de farineux et de graisses, et le soir, un repas dit atoxique, de légumes et de fruits crus ou cuits, sans jamais mêler ces deux sortes d'aliments. Les végétariens ne mangent à midi que des laitages, des œufs, des farineux, des noix, et le soir, des légumes et des fruits. Vous agrémenterez ces repas de pain à la fleur au repas toxique, de pain complet au son en petite quantité au repas atoxique. La soupe aux légumes que nos paysans genevois dégustaient au crépuscule sur le pas de leur porte, dans des pots multicolores, se trouve ainsi réhabilitée à condition de n'y plus tremper la croûte traditionnelle.

De la sorte on réalise ce qui suit: A midi votre estomac attaquera les albuminoïdes et votre intestin les farineux et les graisses; la cellulose des fruits et des légumes, à digestion tardive et colique, ne viendra pas le empêtre de sa masse visqueuse et leur retirer les ferments et l'acide indispensables à leur digestion et dont cette cellulose est exceptionnellement avide. Par contre, le soir, une fois cette digestion terminée, le bol cellulosique, formé par les légumes et les fruits, englobera bactéries, toxines et reliquats du repas de midi, neutralisera les acides, ramènera tout le parcouru stomaco-intestinal et viendra se transformer tranquillement, au cours de la nuit, pour une partie en glucose assimilable et, pour une autre partie, se mélangera aux ultimes déchets pour former une pulpe à faire envier tous les fabricants de laxatif.

Si, concurrentement aux repas ainsi réglés, vous ne vous chargez pas de boissons, si vous mangez lentement et mastiquez bien, si, au lieu de lire à table, vous entretenez une agréable conversation qui pourra rouler, à la mode française, sur la qualité des aliments qu'on vous présente (rappelez-vous les réflexes de Pavlov), vous aurez réalisé la sagesse et vivrez jusqu'à cent ans.

Dr Léon WEBER-BAULER
(Le Journal de Genève)

David Lloyd George

L'exode vers le parti travailliste du genre et de la fille de M. David Lloyd George est un incident typique de la vie politique anglaise. Le major Gwynne Lloyd George et Miss Megan Lloyd George sont des personnalités uniquement lloyd-georgiennes. Aux dernières élections, elles étaient même les seules à former avec leur beau-père et père le parti lloyd-georgien, fraction du parti libéral opposé aux libéraux samuéliens et aux libéraux simonistes. Le « Sorcier Gallois » a toujours été très expert à alimenter les fonds de son propre parti. Quand il ne recata plus que les fonds, il ne put mettre sur ses listes que ses propres enfants. Les voici qui s'en vont. Est-ce que la caisse elle-même finirait par faire défaut?

Singulier retour des choses humaines. M. Lloyd George est, dans l'histoire du peuple anglais, le ministre qui en a pris le plus et son aïe avec la tradition. Son Cabinet particulier fut un moment si divers et si énorme qu'il ne comptait pas moins de 345 attachés et secrétaires, au grand scandale de l'opinion londonienne. Et puis David Lloyd George fumait des cigares par trop volumineux et, à chaque tournée nouvelle « d'honneur » il faisait gratifier son parti d'une trop belle collection de baronnes, de vicomtes et de seigneuries.

Politiquement il en mourut. Mais il gardait au moins une tradition, celle de la famille. Aujourd'hui sa famille elle-même lui fait défaut. Le voilà presque nu, comme le père Job sur son fumier, comptant les brebis, les baudets et les chameaux de sa fortune passée.

...et ses beaux droits d'auteur

Il est vrai qu'il lui reste une ressource, celle de publier. David Lloyd George est l'un des écrivains britanniques qui connaissent les plus beaux tirages en librairie. C'est ce qui lui permet de publier, comme il le fait l'autre jour, les calembredaines que l'on sait sur le roi Albert et un exposé des affaires de Belgique où il parlait de M. Jaspas comme du ministre des Affaires Étrangères actuel. On n'est pas mieux informé.

Voilà une carrière traversée par de dures épreuves et qui ne connaît plus que les épreuves d'imprimerie. M. Lloyd George, qui a pris avec le droit des peuples tant de libertés, connaît aujourd'hui de plantureux droits d'auteur.

(La Nation Belge)

Dillinger l'imprenable

John Dillinger est toujours imprenable. On lui attribue le dernier cambriolage d'une banque de Pana (Illinois), de même qu'une lettre de menace adressée au gouverneur de l'Illinois, de qui il exige l'élargissement de deux de ses compagnons.

Tant que ce bandit restera imprenable, il est naturel qu'on lui attribue tous les crimes dont on ne connaît pas les auteurs. On se demande, bien entendu, comment cet homme, aussi habile soit-il, peut échapper à trois autorités: la fédérale, la provinciale et la communale. Nous admettons que dans un immense pays comme l'Amérique, il soit difficile de capturer un criminel de l'espèce de Dillinger. Nous admettons encore qu'une partie notable des agents de la Sécurité soit tombée dans un état de nervosité et de panique, à cause de la grande publicité que la presse et l'autorité même ont faite autour des « vérités surhumaines » de ce héros du crime. Il est même possible que certains agents de l'autorité soient pris d'admiration pour cet homme.

Dernièrement, le ministère de la Justice a signalé la fabrication d'armes par la page. L'une de ces armes était un pistolet de Dillinger, de forme spéciale, et bien plus efficace que les armes légales. Ainsi l'autorité organisée du pays doit faire face à l'autorité occulte de la pègre. Il est temps, croyons-nous, que les différentes autorités judiciaires des États-Unis s'unissent au moins dans la lutte contre le crime. Il est temps qu'une organisation de Sécurité publique soit créée dans le pays entier, comme cela a lieu dans tous les autres pays. Autrement, le crime ne fera que gagner du terrain.

(Ethnikos Kiryx du 20 avril)

Les hitlériens prêts à envahir la Sarre...

Le Matin reçoit de Strasbourg l'information suivante que nous reproduisons sous réserves:

— On a été avisé, jeudi soir, de source sûre que les organisations hitlériennes échelonnées le long de la frontière sarroise ont reçu des instructions en vue des troubles qui pourraient éclater à Paris et dans le reste de la France. En ce cas, les formations brunes pénétreraient immédiatement dans le territoire de la Sarre, où, depuis plusieurs jours, on voit revenir nombre de jeunes gens ayant passé dans les camps de travail du Reich. De nombreux Sarrois qui avaient quitté le territoire pour servir dans les sections d'assaut rentrent également et certainement dans le but de seconder l'action des formations hitlériennes; ces revenants, cependant, font courir le bruit qu'ils en avaient assez de vivre sous le régime gammé.

(La Nation Belge)

L'infériorité du noir

Dans une lettre au Times de Londres, un médecin surveillant de l'hospice des aliénés de Nairobi, M. H.-L. Gordon, expose le résultat d'observations faites sur la capacité cérébrale des blancs et des indigènes du Kenya.

Le nombre des noirs examinés s'éleva à 3,444. La capacité moyenne des crânes des adultes mâles a été trouvée de 1316 c3, alors que celle des Européens est de 1481 c3. De 10 à 20 ans, l'accroissement annuel du crâne de l'Européen est de 17,7 c3; il est de 8,5 c3 seulement chez l'indigène. Des uns comme des autres, l'accroissement se produit assez régulièrement jusqu'à la puberté; mais tandis que chez l'Européen il se continue suivant le même rythme, il diminue chez le noir au point que peu après 20 ans il cesse complètement. A cet âge-là, la capacité cérébrale du noir dépasse à peine celle de l'enfant blanc de 10 ans.

L'étude de 100 cerveaux de mâles adultes normaux a révélé que le cerveau du noir pèse

Les castors reparassent en Suède

Le castor a fait sa réapparition dans la région d'Angermanland, en Suède, d'où il avait disparu il y a environ quatre-vingts ans. Les trappeurs avaient fini par le chasser presque complètement de Suède où il abondait autrefois; mais, depuis quelque temps, il est protégé par la loi et il commence à se répandre en dehors des deux ou trois zones où il vivait encore en colonie.

(Le Petit Parisien)

L'Ordre est édité par les Editions de l'Ordre limitée (cette bouffonne désignation est imposée par le seul gouvernement français d'Amérique) et imprimé par la Cie de Publication de la Patrie Limitée, 180 est, rue Sainte-Catherine, Montréal.

Donner des livres de prix canadiens c'est intéresser nos enfants à la littérature de chez nous et encourager les auteurs du Québec.

En vous adressant à la Librairie Granger Frères, on vous fera parvenir la liste de volumes spécialement préparés à cette fin. 65 ouest, rue Notre-Dame, Montréal.

Les secrets des boîtes aux lettres royales

Comment correspondent les rois

(De notre correspondant particulier de Paris)

UNE ou deux fois par an les journaux du monde entier consacrent un article, rituellement, à l'Administration des Postes, aux lettres égarées, aux correspondants fantaisistes et à la sagacité des employés des postes qui retrouvent parfois le destinataire d'une lettre où il n'est indiquée que par une photo, ou pire encore, par une caricature.

Mais ce qu'on n'a pas encore dit et ce qui intéresse pourtant tous ceux qui aiment être initiés à la vie intime des souverains et des cours... c'est comment correspondent les rois. Reçoivent-ils beaucoup de correspondance? Comment s'écrivent-ils entre eux? Lisent-ils les lettres qu'on leur adresse? Y répondent-ils?

Après toutes les révolutions et les changements de régime qui se sont succédés depuis vingt ans, nous ne sommes pas surpris qu'une statistique vienne nous apprendre qu'avant la guerre on écrivait environ cinq fois plus de lettres aux rois et aux chefs d'Etat qu'en 1934.

Le courrier du roi d'Angleterre

Le record de l'abondance du courrier fut battu, et de loin, par le roi d'Angleterre qui, vers 1905 recevait tant de lettres que, d'après une statistique, si Edouard VII, de 6 heures du matin à 10 heures du soir s'était uniquement consacré à lire son courrier, il n'en aurait cependant parcouru ainsi que la dixième partie!

Un autre souverain également comblé à ce point de vue était l'empereur François-Joseph, qui en principe ne lisait et ne répondait qu'aux lettres de ses soldats.

Il n'est pas douteux que Nicolas II aurait également reçu de nombreuses missives de ses sujets si l'immense majorité du peuple russe n'avait été complètement illettré...

... Si une grande partie du peuple russe ne savait pas écrire, les mauvaises langues ont prétendu la même chose d'un authentique monarque européen, Nikita Ier (et dernier...) roi de Monténégro et beau-père de Victor Emmanuel III roi d'Italie. Tout porte à croire que Nikita ne recevait pas énormément de lettres de ses féaux car son peuple était composé entièrement de bergers, de montagnards et autres enfants de la nature.

Et les rois lisent-ils leur courrier? C'est une question qui semble avoir son importance, et à laquelle pourtant on peut répondre par la négative dans presque tous les cas. Non pas parce que, comme en Chine d'autrefois une loi interdisait à l'empereur de lire les lettres des simples mortels, mais parce que les souverains ont d'autres occupations plus absorbantes ou plus attrayantes que celle de lire les suppliques de leurs sujets.

Dans la plupart des pays civilisés, c'est le secrétaire privé des rois qui se charge de la mission délicate de ne transmettre au souverain qu'un choix très restreint du courrier quotidien. Toutefois, on affirme qu'après son retour romanesque par avion, le roi Carol de Roumanie consacra plusieurs heures par jour à la popularité. Ce fut le cas également, 20 ans plus tôt pour le roi Zoghou d'Albanie, qui allait même jusqu'à répondre à la main à chacun de ses solliciteurs.

Les secrets des boîtes

La correspondance des souverains détronés

Mais que font les postes quand elles se trouvent en présence d'une lettre adressée à un roi? En général, si la lettre est affranchie, elle est transmise sans difficultés au destinataire ou du moins à ses secrétaires. La question devient plus compliquée quand il s'agit d'un roi détroné. En Russie par exemple, longtemps encore après la Révolution, aujourd'hui encore dit-on, on écrit des lettres au Petit Père le Tsar. Au début on les jetait tout simplement au rebut, mais depuis un certain temps on en profite pour faire œuvre de propagande en retournant la lettre à l'expéditeur avec l'inscription suivante: «Le Tsar ennemi du peuple russe a été chassé par les ouvriers et les paysans et sa place est prise par le Peuple».

En Espagne, les lettres ont été tout simplement confisquées comme en Allemagne, celles

qui furent destinées à Guillaume II. Même aujourd'hui sous le régime hitlérien, les postes allemandes ignorent officiellement la résidence de l'ex-Kaiser. Tout dernièrement encore un ex-officier supérieur allemand se fâcha tout rouge pour avoir reçu en retour une lettre adressée à S. M. l'Empereur à Potsdam.

Et les rois, comment font-ils quand ils veulent correspondre entre eux? Mettent-ils comme de simples mortels leurs lettres dans la boîte postale du coin de la rue? Eh bien non. En général, chaque roi, comme tout artiste, a plusieurs pseudonymes: Comte X..., Prince Y... etc., et quand l'administration centrale d'une capitale européenne reçoit une lettre adressée à ce nom, elle la transmet par courrier spécial au palais royal.

Les billets doux impériaux

Et — pour pousser l'indiscrétion jusqu'au bout — c'est aussi la voie par laquelle les monarques correspondent avec des personnes d'origine plus simple mais qui les honorent pourtant de leur affection. Tout Vienne, pour ne pas dire toute l'ancienne monarchie austro-hongroise, savait par exemple comment l'empereur François-Joseph correspondait avec la Dubarry du royaume, la fameuse Catherine Schratz. Chaque jour, quand il était dans sa résidence d'été de Ischl, l'empereur envoyait une lettre ou simplement un télégramme à sa favorite, qui d'ailleurs était connue et même vue d'un bon oeil par l'impératrice Elisabeth.

Et on dit que quand le petit bureau de poste de l'élegant faubourg de Hiotzing recevait un pareil billet signé d'un des noms mythologiques que François-Joseph affectionnait, un facteur spécial escorté parfois de deux gendarmes, allait le présenter en grande pompe à la seconde femme de l'empire. Il ne manque plus là, n'est-il pas vrai, que les accords du Beau Danube Bleu pour donner toute l'atmosphère d'opérette voulue à cette scène touchante et d'une sentimentalité si viennoise!

Pour en finir, parlons des extravagants qui, en France comme partout dans le monde, n'hésitent pas à adresser leurs lettres à Dieu lui-même. Leur nombre fut extrêmement élevé pendant la guerre, à cette époque détraquée et pleine de désespoir. Aujourd'hui encore, l'administration des postes retourne annuellement plusieurs centaines de ces lettres à leur expéditeur ou les met au rebut. Mais la question de cachet à apposer dans ce cas est bien délicate. Faut-il mettre le timbre «Parti sans laisser d'adresse», «adresse insuffisante», Inconnu, ou «Refusé»? Admettons que chacune de ces indications ne manquera pas de bizarrerie mais la plus souvent la poste se contente de la simple mention: «Retour à l'expéditeur».

Jean GODEFROY

Une chaire de l'humour

Une Américaine, présidente de l'association Mark Twain, vient de proposer la création d'une chaire de l'humour en l'honneur du célèbre écrivain dont on fêtera l'an prochain le centenaire. Cette chaire aura un caractère international et ses professeurs se déplaceront d'un pays dans un autre. Pour la première année, les cours auront lieu à l'université de l'Etat de Missouri, Mark Twain étant né à Florida en 1835. L'année suivante, l'enseignement serait donné à Oxford, puis, l'année d'après, en Sorbonne. Cette brave dame est persuadée qu'elle sert de son mieux la mémoire de Mark Twain, mais croit-elle vraiment qu'on puisse organiser une pépinière d'humoristes et que l'humour s'enseigne comme la chimie ou les mathématiques?

Elle manque évidemment d'humour. (La Gazette de Lausanne)

Docteur Tancrède Asselin, chirurgien-dentiste, 5064, avenue du Parc, près rue Laurier, à son bureau de 9 h. à 6 h. sur rendez-vous. Tél.: DO 3087.

Une étude sur l'hitlérisme

Histoire du National-Socialisme (1)

C'est à juste titre que Conrad Heiden passe pour l'un des meilleurs historiens de l'Allemagne contemporaine, pour un observateur à la fois judicieux et impartial. Ses ouvrages sont la pour témoignage de la pénétration de son sens politique, et son dernier livre, une étude approfondie sur le mouvement hitlérien, mérite une mention particulière. L'histoire du national-socialisme offre un intérêt qui n'est pas inférieur à celui du bolchevisme russe ou du fascisme italien. La connaissance de la genèse du mouvement allemand, de son développement, de ses principaux acteurs, est indispensable à tous ceux qui veulent comprendre le sens profond de la révolution allemande.

Il n'y a pas de doute possible sur la portée de la révolution hitlérienne. Ce mouvement spécifiquement germanique ne peut manquer d'influer non seulement sur la destinée de l'IIIe Reich, mais aussi sur celle de l'Europe et du reste du monde, d'une façon plus prononcée encore que ne l'ont fait les révolutions bolcheviste et fasciste. L'arrivée de Hitler au pouvoir a marqué un tournant de l'histoire. Le racisme allemand est la contre-partie du maximalisme russe, il est fonction de la victoire des novembristes à Pétrograd, en 1917. Il soulève des problèmes que le marxisme ni le fascisme n'ont jamais soulevés, et c'est à ce titre qu'il mérite une attention particulière.

L'explosion russe nous a valu une abondante littérature d'un caractère très décousu. Il en a été de même avec les événements d'Allemagne. La victoire des national-socialistes n'a pas été mieux analysée. Les études sur l'Allemagne du IIIe Reich sont presque toutes des oeuvres subjectives et en conservent tous les défauts, d'abord le manque d'exactitude. Plusieurs auteurs, et non des moindres, nous ont présentés des tableaux enthousiastes ou repoussants du mouvement hitlérien, selon leurs tendances politiques.

On s'est trop attaché, en général, à un seul côté de la question, en négligeant le revers de la médaille, et sans faire un effort pour présenter un ensemble cohérent, sinon vivant. La genèse, si importante, a été négligée ou elle est restée incomplète. Il appartient à Conrad Heiden de combler cette lacune et de nous donner un tableau précis et impartial de ce formidable grouillement d'humanité, qui s'est traduit par une explosion, après avoir passé par toutes sortes d'avatars, d'où le ridicule n'était pas toujours exclu, non plus du reste que la canaillerie ou la bassesse.

Il y a bien quelques interprétations dans l'«Histoire du National-Socialisme», interprétations qui frappent le lecteur par leur sens de la mesure, et qui sont d'ailleurs indispensables à la bonne intelligence du phénomène politique qui s'est passé en Allemagne depuis tantôt quinze ans. Ces interprétations, au reste, semblent parfaitement fondées. En général, l'auteur s'en tient aux faits indiscutables et présente une situation qu'il possède parfaitement. Dans le domaine des faits, ses connaissances sont remarquables. Sans jamais tomber dans un luxe de détails inutiles, Conrad Heiden fait mention de tous ceux qui peuvent contribuer à éclairer la genèse du mouvement et rendre intelligible l'expansion d'un parti qui commença avec sept membres attachés dans une brasserie munichoise, pour finir par galvaniser la moitié de la population allemande et par s'emparer du pouvoir.

D'un bout à l'autre, le livre est écrit dans un style clair, précis, et qui, même traduit, garde toute sa saveur. Notons en passant que le traducteur, Armand Pierhal, se révèle de première force. L'«Histoire du National-Socialisme» est une oeuvre d'envergure, non seulement documentaire, mais qui ne verse jamais dans la fantaisie et qui représente ce que l'on pourrait appeler une étude scientifique d'un problème ou d'une situation politique.

Comme le dit si bien Julien Benda dans sa préface, le cas Hitler pose l'éternelle question de l'histoire: les grands acteurs du monde sont-ils les créateurs des mouvements auxquels s'attachent leur nom, ou sont-ils surtout les interprètes, les serviteurs conscients?

(1) Par Conrad Heiden. 1 vol. Paris, Stock, 1934.

A bien étudier la situation de l'Allemagne moderne, en tenant compte des enseignements historiques, il semble bien que Hitler ne soit que l'expression de mouvements qui lui précédaient.

Ce sont de ces mouvements qui remontent bien au delà des circonstances actuelles et qui sont en réalité l'expression exacte de l'âme allemande; ils ont donné naissance au parti et lui ont permis de se développer avec une rapidité déconcertante.

Parmi ces mouvements, il faut compter avant tout celui du parti militariste qui n'a jamais voulu reconnaître sa défaite, et qui a imaginé une excuse pour en rejeter la responsabilité sur des tiers. On ne saurait non plus négliger la curieuse tendance du prolétariat germanique vers le nationalisme forcené. Cette tendance relève du domaine psychique, pourrait-on dire, et démontre un retard dans le développement du peuple allemand. En deux mots, cet état maladif dénote un niveau inférieur de civilisation. Comme toute race qui n'a pas assez évolué, la population allemande revient à des conceptions qui caractérisent toute société à l'état embryonnaire. L'Allemand n'a pas un cerveau de primaire, mais bien de primitif. Tout ce qu'il a acquis provient de ses contacts des dix derniers siècles avec une civilisation infiniment supérieure à la sienne. Il n'a pas encore produit. Il a seulement assimilé, et pas toujours de la meilleure façon. Il reste essentiellement émotif, lorsqu'il n'est pas lourd d'esprit et d'entendement difficile. Comme disait un observateur qui connaît très bien l'Allemagne et les Allemands: «Ce qu'il y a de scandinave chez le Germain, c'est le Français ou le Scandinave».

Cela peut paraître paradoxal à première vue. Le fait est cependant confirmé par l'histoire, cette histoire que Paul Valéry affecte de mépriser, avec quelques-uns de ses contemporains qui feraient bien de l'étudier pour ne pas divaguer en matière politique.

Donc, on peut poser en principe que l'histoire du national-socialisme est un aboutissant historique, et non pas un phénomène dû à des circonstances actuelles ou fortuites. Il faut remonter bien loin en arrière pour retrouver le principe directeur qui s'est épanoui en 1933. Des philosophes comme Fichte, Herder, Schopenhauer, Hegel, Nietzsche, ne font que constituer un état d'âme, et leurs oeuvres sont marquées du signe germanique avant de l'être du signe de l'humanité. L'âme allemande marque des prédispositions naturelles à l'absolutisme, et les classes inférieures de la population sont intensément socialistes. On peut voir dans ce dernier trait un reste de civilisation slave qui n'a jamais été extirpé complètement de l'Allemagne, sous aucun régime.

Les théories plus ou moins fantaisistes d'un Gobineau, d'un Houston Stewart Chamberlain et de quelques autres ne pouvaient trouver, pour s'épanouir, terrain plus propice que l'âme allemande, perpétuellement à la recherche d'un impratitif catégorique et du devenir.

Donc, Hitler n'a pas créé l'hitlérisme. Il n'a été qu'un catalyseur. Il n'avait d'ailleurs aucune théorie personnelle au point de vue politique ou économique. Quand il a pris la tête du mouvement nationaliste, il n'avait pas de programme. Il en a emprunté un à droite et à gauche, en Russie aussi bien qu'en Italie.

Et cependant, il a eu un succès jamais dépassé par ses prédécesseurs. A quoi cela tient-il? C'est très simple. Homme du peuple, sans culture, il a su instinctivement parler à ses égaux, sans culture eux non plus. Il a été le porte-parole tout indiqué de quelques dirigeants qui ont cru longtemps pouvoir dominer et faire rentrer dans la coulisse, une fois son rôle terminé. Mais il est arrivé que Hitler vainqueur a su profiter de sa victoire: il avait le peuple derrière lui. Ne doutant de rien, comme tout primaire, il n'a pas vu les risques et les difficultés qui auraient rebuté n'importe quel autre réformateur. C'est cette faiblesse qui lui a valu la victoire. Et il faut reconnaître qu'il sait l'exploiter à fond.

CALLISTHENES (à suivre)

L'imprimerie de la Patrie exécute les travaux les plus difficiles. Demandez nos prix. Tél.: LA 5121.

Echos de musique et de théâtre

La leçon du Cercle Molière

Bien que la décision officielle ne soit pas rendue, il est fort probable que le Cercle Molière, de Winnipeg, sera classé premier des groupes de langue française au concours Bessborough d'art dramatique, ouvert aux cercles d'amateurs. Le Cercle Molière a joué un acte de Blanchette, pièce de Brioux, de façon à faire oublier qu'on voyait des amateurs, paraît-il.

Ce succès doit nous remplir d'admiration pour nos frères de l'Ouest qui n'ont pas les mêmes facilités que nous d'étudier la langue et la littérature françaises, qui vivent dans un milieu encore moins favorable que le nôtre à l'éclosion de la culture et du goût français. C'est pour nous un exemple. C'est aussi une leçon donnée aux francophobes de l'Ouest et d'ailleurs, qui pourront se rendre compte que leurs persécutions restent inutiles et que le français vit et prospère même hors de la réserve québécoise. Le succès du Cercle Molière ne parviendra sans doute pas aux oreilles de certains individus qui ont donné devant la commission parlementaire de la radio les témoignages que l'on sait: mais il a eu lieu à Ottawa, dans la capitale, en présence du gouverneur-général, et devrait ouvrir les yeux des politiciens et du gouvernement et les inciter à faire le cas qu'ils doivent de certains témoignages entendus contre le français.

Joubé dans Cyrano

Romuald Joubé, l'excellent artiste que Montréal a applaudi dans Chantecler, dans le Cid et aussi, je crois, dans Cyrano de Bergerac, reprend enfin ce dernier rôle à Paris. Joubé est un grand acteur, mais il n'avait pas encore reçu la consécration de Paris dans ce grand rôle qu'il a joué un peu partout, sauf dans la capitale française. On le dit au comble de ses joies, car il y a longtemps qu'il désirait jouer Cyrano à Paris, lui qui a vu Coquelin le créer devant ses yeux.

C'est le théâtre de la Porte-Saint-Martin, qui a créé Cyrano, au temps où ce théâtre était l'un des premiers, sinon le premier de Paris. Mais la Porte-Saint-Martin n'est plus la Porte-Saint-Martin d'avant la guerre; et c'est le Théâtre Sarah-Bernhardt qui reprend aujourd'hui le répertoire de Rostand et met Cyrano à l'affiche, après avoir donné l'Aiglon, l'année dernière. Aux côtés de Joubé, le public parisien applaudira Marguerite Valmont (Roxane), Rolla Norman, Henri Monteux, Augereau, Decœur, Madeleine Thomas. Le metteur en scène, M. Edmond Rostand, entend, paraît-il, «respecter la tradition et donner plus de vie aux mouvements de foule».

On se sera demandé, à Montréal, si le Théâtre Sarah-Bernhardt n'écarterait pas quelques scènes du premier acte, celles de la représentation à l'Hôtel de Bourgogne... puisque Montfleury est actuellement au Canada?...

Concours

Dans un numéro de COMEDIA, on pouvait lire la note suivante (il en paraît d'ailleurs fréquemment d'analogues dans les journaux français):

Un concours pour deux emplois de professeur au Conservatoire de Boulogne-sur-Mer.

Un concours aura lieu à Paris, au Conservatoire National de Musique et de Déclamation, rue de Madrid, le mercredi 25 avril 1934, à 15 heures, pour la nomination au Conservatoire de Boulogne: 1° d'un professeur (homme) aux Cours de violoncelle et de contrebasse; 2° d'un professeur au Cours de basse et de solfège supérieur (garçons).

Les candidats devront être âgés d'au moins 25 ans et avoir satisfait à la loi sur le recrutement. Ils devront adresser leur demande, avant le 20 avril 1934, à M. le Maire

Fournier et la tabagie parlementaire

RIEN NE prouve mieux notre indigence intellectuelle que de comparer nos «grands hommes» aux «grands hommes» du Canada anglais. Nous eûmes un jour, paraît-il, un humoriste du nom d'Hector Berthelot, qui a légué Ladébauche à M. Bourgeois: un homme sain les préférerait-il à Stephen Leacock? Que sont les Jos, Elie, les Zép, Hébert, les Ducharme à côté des Beaverbrook, sir Herbert Holt ou sir Charles Gordon? (Je parle, bien entendu, en homme du siècle, pour qui la réussite temporelle existe.) Eût-il été plus juste d'accorder au docteur Arthur Denis ou au docteur Hermas Deslauriers le prix Nobel, qui échoit au docteur Banting? Les toiles d'Adrien Hébert, tout habiles qu'elles sont, valent-elles des paysages de rues par Berovitch, comme ce tableau que je vis l'autre jour et qui, d'un escalier proprement mont-réalis, d'un arbre, d'un mur de brique, et de beaucoup de lumière, fit une des «horreurs» (au sens de Goya par exemple) les plus significatives que je connaisse? Le docteur Gendreau, de l'Université de Montréal, deviendra-t-il un Lord Rotherford, qui passa par McGill? Quel avocat de chez nous se jugerait supérieur à l'anglo-suisse Lafleur? Le SOLEIL passe-t-il en intérêt, et en propriété LA GAZETTE? La galerie de portraits du père A.-D. de Celles peut-elle être rangée sans honte auprès des collections analogues de Toronto? M. Houde est-il l'égal de M. Bennett, tout bouvier qu'il est? Nous avons des exécutants: avons-nous un orchestre comparable à celui de M. Clarke? Le parc Lafontaine, et son pont rustique, ont-ils des promenoirs plus agréables que le parc Westmount?

Mais, que le Ciel en soit béni, nous ne manquons pas d'orateurs véritables, et de

Chapleau à M. Houde, de Médéric Martin au père Lalonde (comme littéraire), du sénateur Beaubien à M. Tit-Coq Barrette, ils se ressemblent en ceci qu'aucun de leurs discours, pour agréables qu'ils aient été à entendre, ne peuvent être publiés. Il est vrai que Mirabeau, le père Lacordaire (un des plus mauvais écrivains que je sache) Chaix d'Est Ange, le père Samson, l'abbé de Pocheville, Briand, Henri-Robert, sur le papier, ne valent même pas les articles de tête du JOURNAL DES DEBATS. Je veux dire ce qu'il y a de plus insipide et de plus banal, quand ce n'est pas ce qu'il y a de plus grotesque.

Et venons à un art beaucoup plus relevé, et beaucoup plus difficile (et en tout pays), c'est-à-dire à la journalisme. Je ne veux pas nommer la douzaine de ceux de nos confrères qui savent tenir une plume et peuvent sourire sans ridicule: mais nous avons eu au moins trois journalistes, qui, en France et ailleurs, auraient aussi été au premier rang de la corporation: Buies, qui eut ses minutes, voire ses heures de talent (en dépit de ses plagiats de Rochefort), M. Asselin, qui en a tous les jours, et Jules Fournier, qui fut le plus fin et le plus pertinent des critiques littéraires, et aussi le plus sain en même temps que le plus caustique des chroniqueurs politiques.

Je n'en veux pour preuve que cette série d'articles (parus dans le DEVOIR, messieurs) intitulée Notre députation. Dès 1910, nos hommes d'état y ont été peints, je ne dirai pas pour l'éternité, ne voulant pas miser sur la solidité du régime parlementaire où que ce soit, mais au moins jusqu'à la prochaine session. Fournier, après une exploration soignée, a découvert qu'il y a au parlement fédéral:

I.—Une tabagie; II.—une vaste salle où l'on peut jour et nuit se faire servir du scotch ou de l'eau minérale, au choix; III.—des chambres où les députés sont censés

faire leur correspondance, mais où l'on peut tout aussi bien jouer aux cartes et aux dames... C'est entre ces différents endroits que nos représentants, pendant les séances de la Chambre, partagent leurs heures. «Quoi de plus actuel, comm» on dit. Avec cette réserve qu'on ne peut officiellement servir du scotch au Parlement, et que... les clients des députés (je ne dis pas les députés eux-mêmes, ils sont tous la sobriété même) boivent au Château et Chez Madelon, à Hull.» Il n'y a que deux endroits où ils ne mettent jamais les pieds, sauf par accident: c'est la Chambre, et la bibliothèque. «Faisons une réserve encore ici: au moins une fois, depuis 1930, un ministre (ce n'est pas M. Dupré) est allé à la bibliothèque, et en a rapporté, pour sa femme, qui est une intellectuelle, trois Guy Chantepleure et deux Henry Ardel. Un autre (ce n'est pas M. Duranleau, croyez-moi), se promène, dans la belle saison, derrière le Parlement, dans ce qu'on appelle le Chemin des amoureux; il y cherche l'inspiration des discours qu'il écrira son secrétaire. Lorsque M. Black fuilla (selon M. Victor Forbin, journaliste sérieux) et qui raconta l'anecdote dans la REVUE DES DEUX-MONDES d'une fenêtre des Communes, les lapins du parc MacKenzie, les méditations de l'honorable ministre ont dû en être troublées.

«De temps en temps — oh! très rarement — on entend chuchoter à la tabagie qu'Un Tel, député de la Province de Québec, va faire un discours... Au jour dit et à l'heure fixée, le banc et l'arrière-banc des députés québécois envahit la Chambre. Tarascon au départ de Tartarin pour l'Afrique ne devait pas être plus bouleversé. C'est presque toujours, au commencement d'une séance. On voit se lever le héros du jour, en redingote sévère (n'oublions pas que Fournier écrivait en 1910), rasé de frais, la chevelure bien peignée. Il a les mains pleines de papiers, des piles de gros livres s'étalent sur son pupitre, et quelquefois sur celui de son voisin (on avait en 1910 un reste de respect pour les livres que nos députés ont tout à fait perdu). Il sait que les yeux du

pays sont fixés sur lui, et qu'il est le centre de quelque chose de grand. Il est pâle et grave. Il sent sa responsabilité et il le laisse bien voir...» Et vous, vous voyez la scène: M. Jean-Louis Baribeau, de Batiscan, le docteur Jos-L. Duguay, de Roberval, M. J.-E.-H. LaRue, de Matane, qui ont préparé (ou fait préparer, dirait une mauvaise langue) durant des semaines un beau discours, et qui, par dessus les banquettes anglaises vides, s'adressent aux électeurs de non comté. Cette scène burlesque doit coûter au pays autant que l'indemnité parlementaire annuelle de M. Gobeil, et aux journaux autant qu'un demi page de réclame pour Eaton ou Dupuis. Et parfois, comme il est arrivé à M..., que je ne veux pas nommer, et qui est timide et bégue, le député bredouille son annuelle oraison devant un quorum de collègues, et de langue anglaise encore, qui ont eu la charité de venir l'écouter, si l'on peut dire.

«Non seulement on ne les consulte pas (les députés du Québec) sur les projets de haute politique, dont au reste ils se désintéressent comme de leur première chemise; non seulement on les ignore absolument dans l'élaboration des schémas qu'on leur fera ensuite voter les yeux fermés, moyennant une traite au champagne ou une boîte de cigares — mais encore ils ne peuvent obtenir la moindre faveur administrative qu'au prix d'extrêmes difficultés... Dans tous les ministères, sauf un ou deux, les députés de la Province de Québec sont traités comme des quantités négligeables. On en voit faire antichambre pendant des heures pour une affaire de cinq sous...» Et cependant «sauf quelques exceptions, ceux-ci (nos députés) n'ont pas l'habitude de pots-de-vin.» Fournier veut dire qu'ils sont trop bêtes pour être malhonnêtes.

Et il va de soi qu'autant que les députés, les ministres sont traités en quantité négligeable. Et vous entendez que celui qui tout à l'heure cherchait son inspiration dans l'Allée des amoureux, s'y trouvait parce qu'il faisait l'école buissonnière, et qu'il avait peur d'affronter, au Conseil des Mi-

nistres, M. Bennett. Quel est le journaliste qui disait que, de nos trois représentants dans le parlement, aucun ne savait ce qui s'y passait, parce que le premier ne connaissait pas l'anglais, parce que l'autre était sourd, et parce que le troisième, qui sait l'anglais, l'oublie, par frousse, dès qu'il se trouve en présence de M. Bennett?

«Et quelle est la récompense de tant de docilité? » Quelquefois, Billie X... (ils sauront de qui je parle) ou Jimmie L... leur procure une passe pour leur femme ou pour leur neveu, de Sainte-Madeleine à Saint-Hyacinthe, ou de Trois-Rivières à Batiscan.

«Quelquefois, on leur enverra une boîte de Fortunats.

«Plus rarement, mais seulement dans les grandes occasions, on ira jusqu'à leur payer le dîner (côtelette et vins compris)...

«Et Fournier conclut par cette petite phrase méchante, et si juste: «Ils ne prennent même pas la peine de les acheter.»

Seulement, il y a encore des compensations, des satisfactions légitimes d'orgueil, comme disait Jules Romains un jour qu'il était content de lui (et ce jour, pour Romains, c'est tous les jours). Il y en a qui aiment à se faire photographier (vous entendez bien que je ne parle pas de M. Duranleau) et qui ont rempli toute une pièce de leur ministère de clichés, négatifs et photos. On ne sait jamais: le Siam voudrait peut-être un jour connaître la tête de M. Sauvé, sous un haut de forme, l'Afganistan demandera peut-être un portrait en pied de M. Tit-Coq Barrette, de Saint-Barthélemy.

Et, satisfaction encore plus grande: se lire, être publié. Je me suis laissé conter qu'un journaliste, entrant dans le cabinet d'un ministre (ce n'était pas M. Sauvé), le trouva en contemplation devant une pile de coupures de journaux, SES DISCOURS. Et le ministre, s'adressant à son secrétaire, qui avait publié naguère les discours de... Chapleau, lui dit: «Après tout, nous sommes les successeurs de Cartier, pourquoi à notre tour, ne publierions-nous pas nos discours parlementaires? » Or ce secrétaire, de notoriété publique, avait écrit tous les discours

de Boulogne-sur-Mer, à l'Hôtel de Ville. Tous renseignements sur la nature des épreuves remises seront communiqués aux candidats qui en feront la demande à la mairie de Boulogne.

Quand verrons-nous, au Canada, l'enseignement de la musique, et même l'enseignement général, se faire sur cette base, c'est-à-dire, se dispenser dans des institutions qui exigent de leurs professeurs une culture des preuves de cette culture et sa mise à l'épreuve sous la forme d'un concours qui désignera le plus digne?

Georges LANGLOIS

Le monument du Soldat inconnu sera à Berlin

Le gouvernement de Berlin a décidé qu'à dorénavant le monument contenant le cadavre à la mémoire du Soldat allemand inconnu sera éclairé par de puissants projecteurs. Depuis l'avènement du national-socialisme, deux soldats de la Reichswehr montent une garde immobile toute la journée à la porte de ce monument commémoratif qui affecte la forme d'un petit temple grec qui servait jadis de corps de garde.

(Le Petit Parisien)

Chez WOODHOUSE

Occasions du samedi et du lundi:

- Élegant canapé de studio, muni de matelas à ressorts avec rembourrage en véritable feutre blanc. Les pieds de ce canapé sont dessinés selon la ligne la plus moderne. \$18.95
Dépôt initial: \$3 Mensualité: \$2
Lits jumeaux transformables pour studio, recouverts de tissu de qualité. Peuvent être transformés soit en lit double, soit en lits jumeaux. Matelas et oreillers. Trois oreillers. Prix normal: \$24.50 \$11.75
Dépôt initial: \$2 Mensualité: \$3
Une autre occasion de cette grande vente: un lit à panneaux, trois pièces. Lit, fini feutre blanc, sommier métallique et matelas de feutre. Toutes dimensions courantes. Prix normal: \$16.50 \$10.95
Dépôt initial: \$3 Mensualité: \$2
Splendide lit complet, trois pièces. Modèle moderne avec sommier à ressorts renforcés par des lames d'acier. Matelas à ressorts. Toutes dimensions courantes. Prix normal: \$35.00 \$22.05
Lit moderne, fini noyer oriental et loup combiné, en toutes dimensions courantes. Sommier à ressorts non lacourables, matelas à ressorts d'acier fin, recouvert de tissu damassé de dessin varié. Prix normal: \$45.00 \$27.95
Dépôt initial: \$3 Mensualité: \$2
Superbe lit complet avec monture à pan-neaux, dimensions courantes, fini noyer, sommier à ressorts. Toutes grandeurs usuelles. Prix normal: \$24.50 \$15.00
Dépôt initial: \$3 Mensualité: \$2

Woodhouse & Co. Ltd

105, rue Sainte-Catherine ouest
Transport gratuit par chemin de fer dans un rayon de 201 milles pour achats de plus de \$100.
Les marchandises sont emmagasinées et assurées gratuitement jusqu'à la livraison.

de son ministre. Et pince-sans-rire, il répète que: «Sans doute, M. le Ministre, mais j'espère que vous me laisserez composer la préface.» Autre version. Le secrétaire faisant mine de ne pas comprendre: «J'espère, lui dit-il, que vous en ferez au moins la préface.»

«Voici, maintenant, pour terminer le tableau d'ensemble de Jules Fournier. «Là, on fume et on cause. De quoi causent-ou? Tiens, j'ai vu Lemieux, à matin... Ah!... Et qu'est-ce qu'il dit? » C'est son idée que le bill de la Marine va encore nous retenir longtemps... Un autre: Une fois, je revenais du haut du comté; c'était après la répression; on venait d'avoir une assemblée, à Saint-Apollinaire, à la porte de l'église... On entend: — Tiens, je suis à dame... On bien: — Passez-vous, M. Mayrand... «Et l'on fume du tabac Quésnel. A peine ai l'on s'aperçoit à travers la fumée.

«Observez les bien.

Leurs fauteuils sont profonds et moelleux. Les calorifères bien réglés entraînent en tout temps autour d'eux une chaleur bien tempérée. Ils savent qu'ils trouveront au logis, en rentrant (à moins que ce soit au restaurant de la chambre) un repas appétissant. Leur traitement les attend à la fin du mois, et il n'y aura sûrement pas d'élections avant trois ans... (en 1910, on n'était pas toujours prophète). Ils ont donc le cœur va parfaitement libre; car de quoi s'occuperaient-ils?

«La casquette ou le chapeau rabattu sur la figure, les yeux mi-clos dans une attitude de béat contentement, chacun d'eux... laisse vivre doucement, d'une vie reposante et purement végétative, comme une plante — comme un légume.

«Et c'est ça, notre députation! » J'estime que, par ce Daumier, Jules Fournier nous a, mieux que par le plus long et le plus savant des essais montrés nos ridicules parlementaires. Le régime, comme partout, a son comique, mais notre comique, ici, a son originalité: une fois n'est pas coutume.

Berthelot BRUNET